

Lucie – 05/11/2018

Peux-tu te présenter personnellement ?

Je m'appelle Lucie, j'ai 34 ans.

Peux-tu te présenter professionnellement ? (métier, emploi (entreprise et lieu), niveau d'étude...)

Je suis maître de conférences en zootechnie des systèmes d'élevage, plus globalement en agronomie, dans une école d'ingénieur agronome. Je passe la moitié de mon temps à faire de la recherche et l'autre moitié à faire de l'enseignement. Comme tous les maîtres de conférences, j'ai un doctorat (bac+8), et avant le doctorat, j'ai un diplôme d'ingénieur agronome.

Quel parcours as-tu suivi pour arriver là ?

J'ai commencé par un bac S. Après, j'ai fait deux années de classe prépa, et après je suis rentrée en école d'ingénieur agronome, sans idée très précise de ce que je voulais faire. Petit à petit, assez rapidement, parmi tous les débouchés qui s'offraient, je me suis dit que la recherche pourrait être quelque chose qui me plairait. J'ai testé ça.

L'école d'ingénieur est sur 3 ans, et les 2 dernières années, j'étais en alternance entre Agro Paris Tech, mon école, et l'INRA (Institut National de la Recherche Agronomique). Pendant 2 ans, j'ai pu tester le métier de chercheur, et m'insérer dans ce réseau pour voir si ça me plaisait. Ça m'a plutôt plu. Je me suis dit que si je voulais faire carrière dans la recherche, il me fallait absolument une thèse.

J'ai cherché une thèse. Par mon apprentissage, j'avais pu rencontrer des gens du milieu de la recherche, et puis de fil en aiguille, en discutant, j'ai rencontré quelqu'un avec qui j'avais envie de travailler. On a écrit un sujet de thèse, qui a été financée.

J'ai fait ma thèse pendant 3 ans. C'était « La modélisation participative de systèmes d'élevage ». En clair, j'ai conçu une méthode d'accompagnement d'éleveurs dans leur conversion à l'agriculture bio. Cette méthode reposait sur le travail en groupe : c'étaient des groupes d'éleveurs, certains déjà convertis et certains en conversion, qui réfléchissaient ensemble à comment modéliser et représenter leur système d'élevage. L'objectif était d'une part de les accompagner dans leur conversion, et d'autre part de montrer que ce modèle construit avec les éleveurs, et par les éleveurs, était différent et complémentaire de modèles produits par les scientifiques, en laboratoire.

J'ai soutenu ma thèse en décembre 2010. Après, j'ai passé différents concours, et j'ai été recrutée sur le poste que j'ai actuellement, quelques mois après.

Depuis, je fais des cours (comptabilité appliquée à l'exploitation agricole, les postures de l'ingénieur en entreprise, comment accompagner les étudiants à devenir accompagnateur de personnes qui souhaitent s'installer en agriculture...)

Et pour la partie recherche, tu recherches quoi ?

J'ai deux grands axes. Un axe sur la gestion sanitaire en élevage : comment les éleveurs s'y prennent-ils pour gérer la santé de leurs troupeaux ? En interaction avec quel type d'intervenant ? Comment est-ce qu'ils s'y prennent pour soigner de manière ... alternative on va dire, en utilisant moins d'antibiotiques, en étant plus à l'écoute de leur système et de leurs animaux, etc. Ça c'est le volet un peu technique, très proche de ma formation initiale en zootechnie.

Et sinon, avec des collègues, on a monté un collectif de recherche qui s'appelle « Avec, pour accompagner vers le changement ». L'idée est de réfléchir ensemble à ce que ça veut dire, faire de la recherche en interaction avec des acteurs de terrain. Ça, c'est dans la lignée de ma thèse sur les démarches participatives. En discutant avec plein d'autres collègues, on s'est dit que finalement, ce n'est pas la même chose de produire du savoir en interaction avec ces gens-là. La production de connaissances n'a pas la même finalité quand on implique tout ça fortement avec de l'action, et méthodologiquement, ce n'était pas forcément facile à cerner. Du coup, on avait besoin de se retrouver pour échanger autour de ces questions-là, et on s'est constitué en équipe de recherche. Ça m'occupe pas mal de temps en tant que chercheur, mais aussi je co-anime ce collectif avec une collègue, donc il y a aussi un volet animation de la recherche.

Quelle est ta discipline ? En quoi est-ce une science ?

Quelle est ma discipline ? Déjà, je ne sais pas trop. À la base, j'ai une thèse en zootechnie des systèmes d'élevage, et j'ai été recrutée en gestion. Donc déjà, il y a un truc un peu bizarre. Et on a des débats avec les collègues de la discipline zootechnie des systèmes d'élevage, on est plusieurs à penser que ce n'est pas vraiment une discipline, au sens où il n'y a pas forcément un corpus unifié de postulats, de méthodes, de croyances sur ce que c'est que la science, la connaissance, etc. Donc c'est une question assez épineuse.

Après, les sciences de gestion... Je ne peux pas me revendiquer gestionnaire vu que je n'ai pas cette formation, mais ça me convient à la rigueur mieux en terme de positionnement par rapport à ce que c'est que la science, parce que en science de gestion en fait il y a une très grande tolérance et ouverture en terme de courant.

En gros, tu as plusieurs courants. Il y en a qui vont avoir une vision assez positiviste des choses. Je ne sais pas si ça te parle ?

Est-ce que tu peux expliquer s'il te plaît ?

En gros, pour les positivistes, produire de la connaissance c'est pour accéder de plus en plus finement à une compréhension du monde. Le monde existe, il est unifié, il y a une seule vision du monde, et quand on est positiviste, on pense que le but de la science, c'est de s'approcher toujours au plus près de la réalité du monde.

Je te le fais en deux catégories, après il y a des nuances. La deuxième catégorie, ça serait le constructivisme, où là on se dit : est-ce que le monde existe, est-ce qu'il a une cohérence et une unité, finalement on n'en sait rien, et on n'arrivera jamais à le savoir. Mais par contre, ce qu'on peut savoir, c'est avoir une connaissance de notre expérience sur le monde. Je parle, je marche, ça je peux en parler. Du coup, dans cette approche constructiviste, la finalité ultime n'est pas de comprendre le monde, mais c'est de comprendre notre action dans le monde en vue de l'influencer, de l'améliorer, etc. Donc on laisse complètement tomber cette idée de connaissance du monde réel, on est beaucoup plus aux prises avec l'action.

Et en fait, en science de gestion, il y a des débats, c'est une discipline assez récente qui a beaucoup travaillé sur ces aspects-là. Je trouve ça intéressant, parce que justement, c'est ce qui manque dans ma discipline de base, qui a des influences un peu des deux, sans vraiment l'assumer, sans savoir pourquoi. Alors qu'on s'inspire assez de ce qui se fait en sciences de gestion. C'est ce que j'aime bien dans cette discipline.

Et en quoi est-ce scientifique ? C'est que justement, il y a une vraie rigueur méthodologique, parce qu'on se force à clarifier pour soi-même et pour les autres quel est notre projet scientifique. En simplifiant, est-ce que c'est produire des connaissances pour comprendre le monde, ou produire des connaissances pour comprendre son action sur le monde et l'améliorer.

Et pendant qu'on est sur les disciplines : on est plusieurs à défendre que le fait de devoir se classer dans une discipline, finalement, ça enferme. Et on réfléchissait, aux dernières réunions du collectif que j'anime, que ça serait bien d'avoir la discipline de la transdisciplinarité. Parce que quand tu es sur des problèmes concrets et réels, un éclairage disciplinaire est souvent hyper parcellaire. Et par contre, il faut un vrai savoir-faire, et des vraies méthodes, pour savoir faire dialoguer les disciplines. Du coup on est plein à être assez critiques vis-à-vis de ce principe selon lequel tu n'es scientifique que si tu appartiens à une discipline donnée, avec tous ses codes.

En quoi consiste ton métier concrètement ? Comment se déroule une journée de travail ?

Alors la journée, ça dépend, c'est hyper variable. C'est plus l'année, je pense, qui serait pertinente.

Comme je le disais en intro, j'ai la moitié de mon temps d'enseignement – dans la théorie –, et l'autre moitié de recherche, et puis un petit reste – ça dépasse la moitié mais souvent c'est ça – de tâches administratives et d'animations, participation aux groupes de travail...

L'enseignement. Quand on est maître de conférence à plein temps – ce n'est pas mon cas mais je t'explique à plein temps pour simplifier –, on doit faire 192 heures équivalent TD¹ par an. Sachant que 1 heure de cours magistral est égale à 1,5 heures équivalent TD. On a tout un système de correspondances comme ça, et on a un nombre d'heures à faire sur l'année. Ça peut être des cours, des TD... En fait ce qui est intéressant, c'est qu'ils sont souvent regroupés dans des modules. Et on a tous au moins la responsabilité d'un ou deux modules. Donc au-delà de dispenser des cours et des TD, il y a toute la conception pédagogique, réfléchir à nos objectifs, à comment on va dispatcher nos heures, etc.

La partie recherche. C'est plus dur à illustrer, à imager. Ça peut être du travail de bureau pour de la rédaction d'article, beaucoup de biblio, concevoir et faire financer des projets, du travail de terrain : des entretiens auprès d'acteurs, l'animation – comme dans le cas de ma thèse – d'ateliers participatifs... Ça prend vraiment plein de formes différentes. Ça peut être aussi de la participation à des colloques, aussi beaucoup de réunions.

Les réunions c'est important. On est dans un métier où la connaissance ne peut pas avoir de sens si on est tout seul dans son coin. En fait c'est par la confrontation qu'on avance, par la validation avec les pairs. Finalement, c'est un métier solitaire, parce qu'on est tout seul avec ses idées, mais qui est énormément dans l'interaction et dans la confrontation avec les autres. Sinon, il n'y a pas grand-chose qui avance.

La journée type, ça dépend. Il y a des journées où je peux faire 8 heures de cours, des journées où je peux faire 8 heures à lire des articles... C'est assez variable. C'est jongler entre ces activités.

¹ TD : travaux dirigés. Des séances plus dédiées à la pratique et aux exercices.

Et c'est toi qui décide de ce que tu fais dans ta journée ?

Oui. On a une grande liberté dans l'organisation de nos journées. Bon après, quand on a des cours planifiés, non, on n'a pas le choix. Mais en dehors des cours et des réunions, et encore les réunions on est assez libre de décider si on y participe ou pas – plus ou moins. Mais disons qu'on n'a pas de supérieur hiérarchique direct. On a des animateurs d'équipe, on a des animateurs de département d'enseignement, mais on est sur un métier où personne n'a un pouvoir hiérarchique direct sur nous. À part le ministre – de l'agriculture dans mon cas. Au quotidien, ça va, il n'est pas trop embêtant comme employeur.

As-tu publié des articles de recherche ? Si oui : quand, comment, combien ? Est-ce que tu peux expliquer comment cela fonctionne ?

Oui, il vaut mieux. On n'a pas de supérieur hiérarchique direct, mais on est quand même évalué tous les 4 ans par une commission. Dans l'attente d'un enseignant chercheur, c'est faire nos heures pour la partie enseignement, et publier minimum 2 articles tous les 4 ans pour la partie recherche. On n'a plutôt pas le choix. Et pour être recruté, le dossier de publication compte aussi énormément. Donc c'est un élément hyper important, voire le plus important, de l'évaluation d'un chercheur.

Comment ça se passe. L'idée c'est que à chaque fois, quand on fait une recherche, – ce n'est pas toujours le cas, mais souvent – on a en tête : qu'est-ce que je veux montrer ? Qu'est-ce qui sera intéressant à transmettre ? Et auprès de quel public ? Tu ne sais pas tes résultats avant de commencer, mais souvent quand tu vas sur un projet de recherche, tu te dis : « là, il y a un gap de connaissance, il y a quelque chose qui serait original à produire, et du coup mon objectif pourrait être de publier un article dans telle revue d'ici la fin du projet. »

Donc tu as plus ou moins ton idée. Après tu mènes ta recherche. Quand tu sens que tu as des résultats, que tu as quelque chose de publiable, et qui tient la route et qui est original par rapport à ce qui existe déjà, tu peux vérifier que la revue que tu avais ciblée correspond toujours, ou bien choisir une revue. « Telle revue a tel auditoire, elle s'intéresse à telles questions, c'est une bonne cible. »

Après, y'a plus qu'à. Il n'y a plus écrire. Tu écris soit seul – mais c'est plutôt rare – soit à plusieurs co-auteurs. Après, on soumet à cette revue. La revue lit rapidement le résumé et dit « ok, c'est dans notre ligne éditoriale, ça a pas l'air trop déconnant, on continue », ou alors « mais non, n'importe quoi, on passe à autre chose ». Si la revue est à priori OK, elle va faire relire cet article à 2 ou 3 relecteurs anonymes experts du sujet, qui eux vont lire l'article et dire « non, on refuse la publication », « ok, on l'accepte en l'état » - ce qui arrive presque jamais – ou « ok, on accepte avec des modifications mineures ou majeures ». Et là, nous, on ne sait pas qui l'a écrit, mais on reçoit un rapport d'évaluation avec des suggestions. Et là on décide « non, c'est trop compliqué, on laisse tomber » – ça en principe on évite – ou on répond aux commentaires des relecteurs, on resoumet en argumentant : pourquoi on a changé ça, pourquoi on a plutôt pas changé ça. Après, il y a une deuxième décision, et là on est publié ou pas.

Voilà le processus classique. Et c'est long.

Tu as quel pourcentage de chance d'être publié quand tu proposes un article ?

Je ne peux pas te répondre comme ça. Déjà, ça dépend de quelle revue tu choisis. En général, on est dans des communautés où on est plus ou moins connu, et si tu choisis la revue qui va bien pour ta communauté, je ne vais pas dire que c'est gagné parce que c'est jamais le cas, mais c'est beaucoup plus facile que si tu choisis une

revue hyper prestigieuse, dans la quelle tu n'as pas tes entrées. Donc c'est un dosage dans le choix de la revue. Mais en même temps c'est plus intéressant et plus stimulant parfois de sortir un peu des sentiers battus, de te confronter à d'autres communautés, mais là parfois ça peut être dur.

Et puis il y a une part d'aléas. Par exemple pour un des articles de ma thèse, je l'ai envoyé à une revue, un des relecteurs l'a complètement refusé, en disant que « l'auteur nous enfume avec du participatif », des trucs assez violents dans les termes. J'ai changé 2-3 phrases pour atténuer, je l'ai soumis à une autre revue, donc autre relecteur, et les deux nouveaux relecteurs ont dit que c'était super, et qu'il fallait publier avec modifications ultra mineures. Donc il y a vraiment un côté un peu aléatoire.

Ça dépend sur qui tu tombes.

Ça dépend sur qui tu tombes... Ce n'est pas que ça, parce que tu as quand même un fond... Si vraiment tu as une grosse carence méthodologique, ou que c'est pas logique, c'est pas cohérent, tu as toutes les chances d'être refusé, et tant mieux.

Après, il y a quand même ces questions de qui veut être le leader sur tel type d'approche, et du coup il peut y avoir des bâtons dans les roues. Il y a des aspects un peu lutte de pouvoir. Mais d'un autre côté, je ne sais pas ce qu'il faudrait faire pour avoir un système qui marche bien. Parce que ce système d'évaluation par les pairs, c'est aussi la garantie de ne pas raconter n'importe quoi.

C'est dur de dire, quand tu soumets, quelles chances tu as... C'est plus « telle revue, tout le monde dans l'unité a déjà publié là-dedans, celle-là on est seulement 2 ou 3. ». C'est plus dans ces termes-là que ça se raisonne.

Est-ce que tu as déjà été relectrice ?

Oui, 2 ou 3 fois. J'en ai refusé aussi, parce qu'il y en avait où je ne comprenais pas pourquoi on m'avait demandé d'être relectrice. Il y en a, je ne connaissais pas la revue, ça m'intéressait plus ou moins...

En fait, on n'a pas accès à l'article. On reçoit un mail qui dit « il y a tel article », on a juste l'abstract², et là on voit si c'est à peu près dans notre domaine de compétence, ou alors si on a le temps aussi, et on accepte ou on refuse. Quand on accepte, on reçoit l'article, et après on a... en général ça va assez vite... 2-3 semaines pour le lire.

Une fois, j'ai complètement refusé sans trop d'états d'âmes. Ça donnait vraiment l'impression d'être un mémoire de fin d'étude – niveau bac +5 à la rigueur –, mais pas très bien ficelé... C'était pour la revue que je ne connaissais pas. Je ne comprenais pas la cohérence, il n'y avait pas de question... Enfin bref. Sinon j'en ai eu d'autres...

C'est plutôt intéressant à faire comme travail, même si tu n'es pas expert du sujet, parce que des fois tu as un point de vue un peu neuf. Globalement ça m'allait, j'ai fait quelques petites remarques pour essayer d'améliorer l'article. Ce n'est pas inintéressant comme boulot. Mais ça prend du temps.

On en a déjà parlé mais je te repose quand même la question : quels sont à ton avis les avantages et les inconvénients de ce système de publication ?

Il y a l'aspect évaluation par les pairs, l'avantage c'est que ça garantit qu'on ne fait pas n'importe quoi. L'inconvénient : on est tous humains...

² Le résumé

Un avantage aussi, c'est la diffusion de ce qu'on produit. Moi je trouve ça super d'être dans mon coin, d'avoir ma petite idée et de sentir, surtout quand tu écris dans des revues internationales, que ça peut être lu à l'autre bout du monde. C'est pas souvent, mais quand tu as un petit mail de quelqu'un d'une université de je sais pas où qui demande ton article, tu te dis que ça a du sens. Surtout dans la mesure où on passe beaucoup de temps à lire les idées des autres, et souvent ça nous en donne plein. C'est un peu une construction collective.

Les limites c'est qu'en fonction des revues, ce n'est pas tout en libre accès. Tu as des revues hors de prix, alors que pour moi ce qu'on produit est un bien commun.

En général c'est en anglais. Ça peut uniformiser un peu. Mais ça a des biais. Si tu veux publier à l'international, tu écris en anglais. Mais il y a des disciplines où tu as du mal à retranscrire ce que tu veux dire avec la langue anglaise. Surtout en sciences sociales. Pour les sciences biotechniques, les sciences positivistes on va dire, une chose est une chose. Mais quand tu es plus sur la conception du monde, des fois tu as des spécificités par pays. Donc je pense que ça peut aussi être une limite. Ça appauvrit un peu les constructions intellectuelles, le fait de devoir tous avoir la même langue. J'ai pas mal de collègues en sciences sociales qui ne s'embêtent pas et qui écrivent en français. C'est plus riche, mais ça se diffuse moins. Cette question du vecteur de diffusion n'est pas forcément évidente.

Dans les limites, les difficultés c'est qu'on est beaucoup évalué là-dessus, sur notre production. Donc il y a plein de dérives. Il y a des gens qui vont saucissonner pour avoir un maximum d'articles. Un truc que tel chercheur publierait dans un article, eux ils s'arrangent pour le publier dans 5. J'avais lu qu'il y a une tendance à la diminution de la qualité des articles qui sont produits. Il y a une augmentation de la quantité, mais ils sont de moins en moins denses. Et après, ça peut pousser à choisir ses recherches et ses sujets en fonction de leur caractère publiable ou pas. C'est hyper pervers. Si tu veux faire des recherches qui ont du sens pour la société, ce n'est pas toujours hyper publiable. Ce n'est pas forcément le meilleur sujet pour espérer publier rapidement dans une bonne revue. C'est un biais hyper important.

Je ne sais pas si c'est le système de publication qui est en cause, mais c'est le fait qu'on soit évalué essentiellement là-dessus. C'est plus ça le problème.

Quel impact a l'argent sur ton métier ? Sur ton quotidien professionnel ? Es-tu rémunéré(e) et si oui, par qui ?

Alors oui, je suis rémunérée. Je suis fonctionnaire, donc ça se passe plutôt bien. Après c'est sûr que pour un bac +8, par rapport à des rémunérations de bac+5, je pense que ce n'est pas là que je suis le plus payée. À ce niveau d'étude, on ne choisit pas ce métier pour l'argent. Quand on a un poste fixe, on a de quoi vivre, il n'y a pas à se plaindre. Par contre la difficulté c'est plutôt tous ceux qui sont en contrat précaire. Ça dépend vachement des disciplines. Moi j'ai eu la chance que 3 mois après ma thèse, il y avait 2 postes qui, localement, correspondaient à mes compétences. Il y a des disciplines où il faut regarder dans le monde entier pour trouver un poste fixe. Et être recruté l'année qui suit ta thèse, c'est impossible, sur certaines disciplines. Et du coup tu as énormément de précaires dans la recherche, qui enchainent des postdocs. Ce sont des CDD pour se faire de l'expérience. C'est mieux vu si on fait des postdocs à l'international. Je connais des gens qui circulent partout dans le monde, qui enchainent les contrats précaires, pour espérer peut-être un jour, à 40 ans, être recrutés. Ils gagnent peut-être leur vie en terme quantitatif. Mais en termes de précarité, c'est assez... mal foutu. Ce n'est pas de nature à susciter les vocations. Alors que moi, je ne gagne pas des mils et des cents, mais je gagne confortablement ma vie. L'enjeu c'est d'avoir le poste.

Après, l'autre aspect par rapport à l'argent, c'est que pour faire sa recherche, on a besoin de faire des déplacements, d'embaucher des stagiaires ou des thésards, etc. Pour ça il faut de l'argent. Donc c'est une part assez importante du travail de rechercher de l'argent via différents projets. Ça, je trouve que c'est moyennement bien foutu, parce qu'on n'a pas été recrutés sur notre compétence à trouver de l'argent. Bon, ça s'apprend par expérience, mais il y a peut-être des profils qui sont mieux que nous pour ce genre de truc.

Tu démarches des personnes pour récupérer des financements, c'est ça ?

Oui. Alors on court après des appels d'offre. Il y a l'ANR, l'Agence Nationale de la Recherche, qui en propose. Après, il faut regarder au niveau des régions, il y a aussi des financements privés – dans mon domaine pas trop. Mais oui, il faut toujours être à l'affût d'appels offres qui sortent ou de structures qui pourraient financer les recherches, et ensuite monter des dossiers. C'est une part assez importante du travail, que moi j'essaie au quotidien de minimiser, parce qu'en fait on pourrait ne faire que ça.

Et parfois, je suis assez déçue de ce qu'on peut produire dans un méga projet ANR par exemple, qui sont plus durs à monter, parce qu'il faut avoir plein d'équipes, au moins sur le territoire national, parfois à l'international, ça a souvent un côté assez usine à gaz. Tu es tout content parce que tu as décroché ton financement, mais au final ce que tu produis est assez décevant parce qu'il y a beaucoup de coordination, de déplacements, parce que les gens avec qui tu travailles sont disséminés un peu partout. Donc je trouve que ça a pas mal de limites. Et parfois je rêverais juste d'avoir un tout petit matelas pour faire des petits trucs en local et se concentrer plus sur ce qu'on sait le mieux faire : produire la données, l'interpréter, etc. Faire des collaborations, c'est bien mais parfois on en oublie complètement de produire le cœur scientifique. Cette nécessité de rechercher de l'argent pour financer son boulot, parfois je trouve que ça nuit à la qualité de ce qu'on fait.

On n'est pas égaux en fonction des disciplines. Les disciplines qui ont besoin d'équipement hyper coûteux, c'est hyper vrai. Nous c'est pas mal de frais de déplacement pour faire des enquêtes et des entretiens, ce n'est pas énorme mais faut quand même trouver 2-3 sous. Tu prends les matheux, pas exemple, ils n'ont besoin de rien, ils sont devant leur ordinateur et ils se débrouillent.

Quels sont à ton avis les bons et les mauvais côtés de la recherche scientifique ? Est-ce que tu veux rajouter quelque chose sur ce sujet ?

En tant que milieu professionnel, on a une grande liberté. Je n'ai besoin de demander l'avis de personne si je veux prendre des congés par exemple. Ou même dans le choix de mes thématiques de travail.

Après c'est un milieu qui est assez rude et violent. Parce qu'on existe par de l'immatériel, par des idées, et du coup il n'y a pas forcément d'éléments concrets, tangibles, qui te font dire « là, j'ai avancé, j'ai fait un truc. Regardez, j'ai prouvé que je n'ai pas bossé pour rien, je prouve ma compétence ». C'est toujours soumis à la critique et à la discussion permanente. Donc il peut y avoir une ambiance qui n'est pas toujours hyper... Ce n'est pas facile. Il ne faut pas avoir peur de prendre des coups. Tu ne le sais pas forcément quand tu rentres. C'est quand tu en as pris que tu commences à comprendre. Il faut savoir se détacher, un peu. Il faut s'impliquer personnellement, sinon ça ne marcherait pas. Mais je pense qu'il ne faut pas trop – et je trouve que c'est le travers de beaucoup de mes collègues – n'exister que par le boulot. C'est vrai dans plein de métiers, je pense. Mais dans ce métier particulièrement, c'est hyper casse-gueule d'investir personnellement énormément dans son travail, parce que tu es tellement à la merci d'un coup de pute de ton collègue ou d'un truc comme ça que ça peut être assez compliqué. Et je ne suis pas sûre que ce soit un milieu où les gens sont

tous super équilibrés. J'exagère un peu, il y a des gens très bien, mais ce côté exister par des idées, ou par quelque chose de pas très concret finalement... Et puis il y a toujours un peu ce côté « je sers à rien, si on me demande ce que je fais, ce n'est pas évident, il n'y a rien de concret derrière », du coup je pense qu'il y a un peu une surenchère à « je travaille beaucoup pour montrer que je fais vraiment quelque chose ». C'est un peu particulier. J'en parlais à une copine qui est partie de la recherche, par ce que ça ne lui allait pas, qui me disais qu'elle retrouvait un peu ce genre d'ambiance quand elle discutait avec sa sœur qui elle fait de la musique à haut niveau. Il y a un côté un peu pareil. C'est des fois des égos assez surdimensionnés, et ce côté « j'ai besoin d'exister ». Ça peut être compliqué en termes d'ambiance.

Après, la liberté qu'on a, le sens qu'on peut trouver à ce qu'on fait – quand on arrive à en trouver un, des fois il y a des projets on se dit « mais ça sert à quoi ce truc là ? » - quand on sent que si ça apporte quelque chose, c'est original, ça a du sens par rapport à qui on est, par rapport à ce qu'on fait, ça c'est hyper stimulant.

Qu'est-ce que tu aimerais changer si tu le pouvais dans la recherche scientifique ?

Arrêter la course aux projets. Qu'on ait plus des financements... Mais ça je rêve ! Qu'on ait à la rigueur pas forcément des sommes folles, mais un matelas minimal pour pouvoir imaginer faire des choses sans rentrer dans un mode projet. Ce qui était plus le cas il y a 10-20 ans.

Arrêter les disciplines. Enfin pas arrêter les disciplines, mais reconnaître plus la transdisciplinarité, ou l'interdisciplinarité.

Il y a un truc très malsain dans le recrutement à l'intérieur de la recherche, par rapport à la précarité des parcours. C'est vraiment n'importe quoi. En gros c'est limite rentrer dans les ordres. Sur certaines disciplines. Moi je l'ai choisie aussi en sachant qu'en agronomie il y avait des débouchés, qu'il y avait des écoles et qu'en principe on ne galérait pas trop à trouver un poste. Mais si tu veux faire de la recherche, je ne sais pas, en biologie moléculaire ou un truc comme ça, tu sais que tu vas galérer jusqu'à 40 ans, et encore, si tu arrives un jour à avoir un poste. Et c'est n'importe quoi. Ce sont des gens hyper compétents, hyper engagés, hyper intelligents, et qui se retrouvent à avoir des vies un peu... Enfin, ils ne le voient pas forcément comme ça, mais... un peu de merde quoi.

Je n'ai pas de solution sur comment réfléchir à ce truc-là, mais ça déconne un peu. C'est peut-être particulièrement en France. Enfin, je ne connais pas plein d'autres pays, mais... Il y a vraiment une sorte de mépris. Je vois par exemple dans certains instituts de recherche, si tu n'as pas fait le tour du monde 3 fois, ils ne te recrutent pas. Certes, ça apporte des compétences, mais il y a aussi d'autres manières de prouver sa valeur que de montrer que tu es prêt à tout quitter et à ne pas avoir de vie perso pendant 5 ans, parce que c'est un peu comme ça que je le vois. Évidemment, ça apporte une ouverture d'esprit, je ne nie pas le fait que c'est intéressant, mais il y a d'autres formes... Tu vois pour illustrer, si après ma thèse j'avais été recrutée dans un institut de recherche plutôt que dans l'enseignement supérieur, avant de me titulariser ils m'auraient obligée à faire un séjour à l'international d'au moins 1 an. Dans l'idée pourquoi pas, mais si tu as un mec, des enfants, tu fais comment ? Il y en a qui partent avec femme et enfants à l'autre bout du monde... Je trouve que c'est un super gros bizutage pour pas grand-chose. Je trouve que c'est un peu sélectionner des profils bonne pâte finalement, qui sont prêts à tout donner pour leur boulot.